

QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE LA THÉORIE DU LANGAGE CHEZ LES STOÏCIENS

Antoinette VIRIEUX-REYMOND (Lausanne)

Dans un congrès consacré au problème du langage, il serait injuste de ne pas souligner l'importance que les recherches concernant le langage et sa nature ont eue dans la pensée stoïcienne. Il est, certes, difficile de détacher un domaine distinct pour l'étudier séparément dans cette « philosophie-bloc » (selon l'heureuse dénomination d'Emile Bréhier) où toutes les parties s'interpénètrent et s'éclairent réciproquement. On trouve, dans « Les vies et opinions des philosophes » de Diogène Laërce (VII, 55-62), un résumé de la théorie du langage, chez les Stoïciens. S'il est loin de nous donner même les structures les plus essentielles de cette théorie déjà très riche, il constitue un bon point de départ.

Dans la doctrine stoïcienne, quel que soit le domaine étudié, on retrouve deux catégories d'êtres : les corps qui se définissent par l'action qu'ils accomplissent ou subissent et les incorporels. Le langage est un corps, car il agit puisqu'il va de celui qui parle à celui qui l'entend. Il est un *pneuma* (souffle) devenu voix et porteur de signification : il est indissociable de la pensée. La faculté de former et d'émettre des sons est commune à l'animal et à l'homme, mais chez l'homme seul, le langage est coextensif à la pensée, il est soit intérieur, soit extérieur. Font partie des qualités du langage la grécité (ou manière de s'exprimer comme les Grecs), la clarté, la brièveté, la convenance et la construction (qui consiste à éviter la vulgarité).

Est intimement lié au langage le *lecton* que l'on traduit généralement par exprimable, et qui désigne la fonction signifiante : Les Stoïciens illustrent ainsi ce qu'est le *lecton* : Il y a, en présence, un objet, quelqu'un qui prononce un jugement concernant cet objet et un auditeur. Si l'auditeur parle la même langue que nous, il comprend ; s'il est étranger, le sens des mots lui échappe. Ce qui fait que nous comprenons (et pas l'étranger) c'est la présence, pour nous, de l'exprimable qui ne peut être corporel puisque les réalités concrètes en présence sont les mêmes pour nous et pour l'étranger (le son et l'objet) mais c'est tout de même un

existant puisqu'il nous donne la signification des mots que ne comprend pas l'étranger : c'est un *incorporel*. Le lecton est ce qui subsiste d'une présentation rationalisable (*logikè fantasia* : malgré l'usage, il vaudrait mieux traduire *fantasia* par présentation que par représentation puisqu'elle désigne le fait que le pneuma conduit l'image — visuelle ou auditive — de l'objet pour le présenter à l'hégémonique qui donne ou refuse son assentiment selon le degré d'évidence) : une présentation rationalisable étant celle selon laquelle il est possible à la raison de reconnaître que l'objet existe (littéralement d'établir l'objet). Le langage est fait de l'ensemble des *lecta*. Le lecteur qui aborde la théorie stoïcienne du langage, pour la première fois, sera surpris : comment une somme d'incorporels (les *lecta*) peut-elle former un corps (le langage) ? Sans doute ce lecteur se poserait-il la même question à propos du jugement vrai qui est un incorporel et de la vérité qui est un corps. Le stoïcien pourrait alors nous répondre par l'exemple du cône (sur lequel Chrysippe avait discuté l'opinion de Démocrite) : les sections du cône sont innombrables (elles sont incorporelles puisqu'elles ne possèdent pas la troisième dimension) alors que le cône existe comme corps et en un sens, l'on peut bien dire que le cône est formé d'une infinité de sections coniques...

Le langage est donc fait d'une infinité de *lecta* qui ne deviennent un corps que réactivés par l'enchaînement qui les unit au sein du langage. Le lecton se présente sous de nombreuses formes : impérative, déclarative, interrogative, optative. Si la logique ne s'occupe que des *lecta* déclaratifs, le langage est formé de l'ensemble des *lecta*. Le lecton peut être complet (sujet et verbe d'action) ou incomplet (verbe seul), par exemple : écrire. L'on se demande alors : qui écrit ? Un lecton incomplet uni à un cas direct (*orthè ptôsis*) donne naissance à une proposition. Le terme de *ptosis* pour désigner le sujet a beaucoup dérouté les commentateurs, puisque les péripatéticiens n'employaient ce terme que pour désigner les autres cas que le nominatif. En effet le terme de *ptosis* signifiant chute, on se demandait comment il pouvait y avoir une chute sur le sujet. Si l'on fait intervenir la psychophysiologie stoïcienne, et en particulier la théorie de la vision, la notion de l'*orthè ptosis* s'éclaire : la comparaison est légitime puisque la vision est un pneuma voyant comme le langage est un pneuma signifiant. Un texte de Galien (De placit. Hippocrat. et Plat. éd. Müller, p. 641) reproduisant l'opinion des Stoïciens nous dit que la vision est due à la rencontre entre deux pneumas : l'un provenant du soleil et illuminant l'objet tandis que l'autre, provenant de l'hégémonique, tombe sur l'objet, à travers l'œil : Nous pouvons en inférer que de même que la vision tombe sur l'objet, le pneuma signifiant tombe sur l'agent de l'action qui est le sujet et cette chute est directe puisque le pneuma signifiant n'a pas à faire le même détour qu'il doit faire pour atteindre ceux qui subissent l'action (termes qui sont alors appelés cas obliques).

Lorsqu'on a vu les stoïciens mettre au nombre des qualités du langage, la clarté, on est quelque peu surpris de trouver tant d'obscurités dans le langage scientifique de Chrysippe : par exemple, pour exprimer les changements infinitésimaux entre les surfaces des différentes sections coniques que l'on peut tracer dans un cône, Chrysippe dit qu'elles ne sont ni égales (puisqu'égales, elles donneraient naissance à un cylindre, ni inégales puisqu'elles engendreraient une figure en marches d'escaliers). Plutarque qui rapporte cette définition ironise, mais à tort. Car il est arrivé à Chrysippe le même malheur qu'à Méliossos : il a eu une pensée mathématique très en avance sur celle de son temps et n'a pas trouvé dans le vocabulaire de l'époque de termes adéquats pour exprimer plus adroitement les changements infinitésimaux... Il lui aurait fallu le calcul infinitésimal comme moyen d'expression, ce calcul infinitésimal que ses travaux et ceux de Posidonios d'Apamée ont probablement contribué à créer en habituant d'une part, l'esprit à la conception que les êtres mathématiques s'engendrent par le mouvement, et en affrontant, de l'autre, avec courage, et pour la première fois, avec tant de lucidité, le problème du continu ; indiquer par quels cheminements, la pensée stoïcienne a pu influencer Leibniz nous entraînerait trop loin, et nous abuserions terriblement de la place qui nous est impartie.

La difficulté rencontrée par Chrysippe, et avant lui par Méliossos, pour exprimer dans la langue commune des concepts mathématiques qui y sont difficilement traduisibles nous fait saisir pourquoi la vulgarisation des disciplines scientifiques mathématisées est si difficile : Ce qu'on exprime facilement par un jeu d'équations est souvent quasi-intraduisible en langue parlée...

BIBLIOGRAPHIE

- Emile BREHIER, *Chrysippe*, p. 68 sqq., Paris, Alcan, 1910.
La théorie des incorporels, Paris, Piccard, 1907.
 Posidonios d'Apamée théoricien de la géométrie, dans *Etudes de philosophie antique*, p. 128 en particulier (Paris P.U.F., 1955).
 Victor GOLDSCHMIDT, *Le système stoïcien et l'idée de temps* (en particulier les pages 164-166, qui expliquent parfaitement le mécanisme de « recorporalisation » des incorporels), Paris, Vrin, 1953.
 Benson MATES, *Stoic Logic*, p. 15 sqq. (sur les Lecta), USA University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1961.
 SAMBURSKY, *Physics of the Stoics*, Routledge and Kegan Paul, London, 1959.
 Signalons enfin les travaux récents suivants : Marie LAFFRANQUE, *Poseidonios d'Apamée*, Paris, P.U.F., 1964.
 L'excellente collection de textes traduits par Emile BREHIER et présentés par P.-M. SCHUHL, *Les Stoïciens*, Paris, Pléiade, 1962.
 Enfin, le dernier congrès de l'Association Guillaume Budé a été consacré à l'étude du stoïcisme.
 SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. maths*, VIII.
 DIOGÈNE LAERCE, *Vies et opinions des philosophes*, livre VII.
 VON ARNIM, *Stoicorum Veterum Fragmenta*.